

Marc-Aurèle Plamondon Un rouge d'entre les rouges

Jocelyn Saint-Pierre

Special Issue, 1998

L'Institut Canadien de Québec, 150 ans d'histoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8720ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, J. (1998). Marc-Aurèle Plamondon : un rouge d'entre les rouges. *Cap-aux-Diamants*, 28–28.

MARC-AURÈLE PLAMONDON

UN ROUGE D'ENTRE LES ROUGES

PAR JOCELYN SAINT-PIERRE

Le premier président de L'Institut Canadien de Québec est né en 1823 dans le quartier ouvrier Saint-Roch. Après avoir étudié au Petit séminaire de Québec de 1833 à 1842, il entreprend des études de droit auprès de James George Baird. Il a pour compagnon d'études, entre autres, Joseph Cauchon, un futur membre influent de L'Institut. Il devient avocat quatre ans plus tard tout en s'adonnant à la littérature et au journalisme. Il publie des odes et des chansons à caractère patriotique dont les sujets sont les événements de 1837, la répression qui suivit et l'Union des deux Canadas. Ses écrits s'inspirent des poètes romantiques français. L'un de ses chants

«tionalité canadienne». Le radicalisme de cette publication lui vaut une condamnation de l'Église qui entraîne sa disparition en 1844. La même année, Plamondon devient rédacteur de *Ménestrel*, périodique littéraire qui s'intéresse à la musique. En 1844 et 1845, avec Stanislas Drapeau, on le retrouve rédacteur du quotidien *Courrier and Quebec Shipping Gazette*, puis du *Courrier commercial / Commercial Courier*. Entre 1855 et 1859, Plamondon est copropriétaire et corédacteur du *National* de Québec. Ce journal, financé par le Parti libéral, est un instrument d'éducation politique, une sorte de cénacle politique où la jeunesse libérale de la ville de Québec se donne rendez-vous. «C'est le «National» qui fait libéral St-Roch et tout le district de Québec», écrit Charles Langelier.

levait les masses, ses plaidoiries si brillantes devant les assises criminelles en avait fait un homme très populaire».

Plamondon se lance en politique active. C'est un homme de principes. Ses idées sont en avance sur son temps et il doit les défendre et les diffuser malgré les embûches dressées par les éléments les plus conservateurs de la société. À deux reprises, en 1857, il brigue sans succès les suffrages dans la circonscription de la cité de Québec à l'Assemblée législative du Canada-Uni. La boisson, le vol des boîtes de scrutin, l'achat de votes font partie des moyens utilisés par ses adversaires, les tories. La violence est telle qu'il y a des morts. Sa maison est cernée par plusieurs centaines de manifestants. Heureusement, il est absent. Sa vie était en danger. L'allégeance au Parti libéral vaut à Plamondon une fin de carrière honorable. En 1874, le premier ministre libéral Alexander Mackenzie le nomme juge de la Cour supérieure pour le district d'Arthabaska. Vivant dans sa «Cabane», nom qu'il donne à sa majestueuse demeure d'Arthabaska, il est le voisin de Wilfrid Laurier. La politique continue donc d'occuper une grande place dans sa vie. Le juge Plamondon est à l'aise dans la belle société d'Arthabaska qui a la réputation d'être passionnée par la politique, les lettres et les arts.

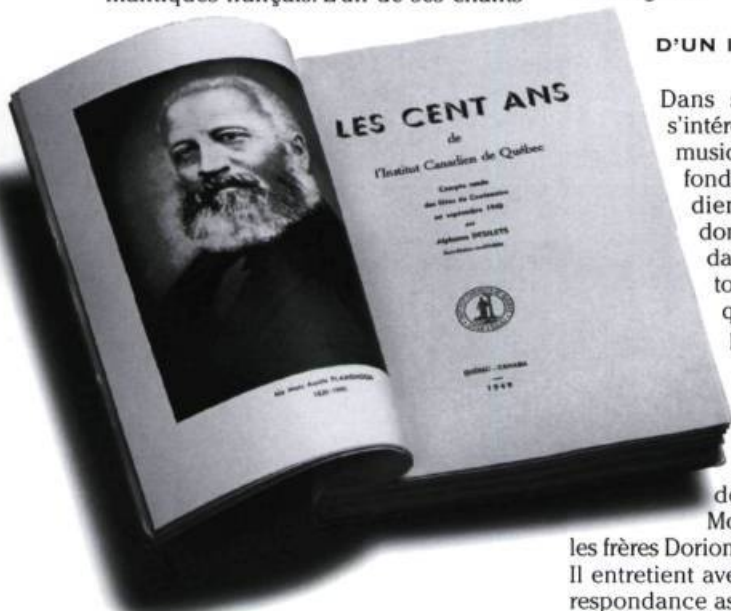
D'UN INSTITUT À L'AUTRE

Dans ses écrits, Plamondon s'intéresse à la littérature et à la musique. Il est du groupe des fondateurs de l'Institut canadien de Montréal, en 1844, dont il devient le correspondant à Québec. Il est donc tout désigné pour occuper, quatre ans plus tard, le poste de premier président de L'Institut Canadien de Québec qu'il fonde avec quelques amis. Il demeure en lien avec des membres de l'Institut canadien de Montréal : les Joseph Papin, les frères Dorion, Joseph Doutre et autres. Il entretient avec ces derniers une correspondance assidue et fort instructive. Plamondon est un «rouge» de l'école de Louis-Joseph Papineau. Les «rouges» prônent la liberté de conscience et irritent les autorités cléricales.

Plamondon était un grand criminaliste. Son nom est associé à plusieurs causes célèbres. Louis Fréchette jugea ainsi la carrière de l'avocat Plamondon : «En a-t-il rendu des chenapans à la société! [...] En revanche, il a sauvé bien des innocents [...] J'en sais qu'il a arraché au bourreau pour ainsi dire par les cheveux, malgré la preuve, malgré les juges et j'oserais dire – dans une circonstance au moins – malgré le jury.» *Le Soleil* du 6 août 1900 parlera ainsi de Plamondon : «Sa chaude et belle éloquence qui sou-

En 1897, Laurier fait appel à son ami Plamondon pour le tirer d'embarras. Le chef libéral doit trouver une niche pour l'encombrant François-Xavier Lemieux, dont les idées sont trop radicales. Il ne veut pas accueillir dans son conseil de ministres le défenseur de Louis Riel. Plamondon sort donc Laurier d'une impasse en résignant ses fonctions de juge en faveur de Lemieux qui est son gendre. Pour Marc-Aurèle Plamondon, c'est la retraite. Il meurt trois ans plus tard, en 1900, à Arthabaska. L'historienne Andrée Désilets écrit au sujet de Plamondon : «Avec lui s'éteint l'un des tout derniers «Vieux Rouge» qui ont marqué l'histoire politique et sociale du Canada français au XIX^e siècle et qui ont résisté à l'avance du conservatisme, même en milieu libéral».

Jocelyn Saint-Pierre est historien à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale où il dirige le service de la reconstitution des débats parlementaires.



En page frontispice du livre du centenaire de L'Institut Canadien, célébré en 1948, un portrait de Marc-Aurèle Plamondon. (Collection de L'Institut Canadien).

publiés en 1848 est adopté comme chant national par les Franco-Américains du Connecticut.

Comme plusieurs étudiants en droit, Marc-Aurèle Plamondon s'adonne au journalisme. On le retrouve au *Canadien* de Québec dès 1843. Il est d'abord correcteur d'épreuves, puis rédacteur de la page religieuse. Par la suite, il devient propriétaire de *L'Artisan* de Montréal, un journal populaire rédigé pour les ouvriers et qui s'attaque aux ennemis de la «na-